

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean ROMAIN

Mon internat a été un roman  
hommage au chanoine Maurice Schubiger

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 2005, tome 100b, p. 14-16

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

## MON INTERNAT A ÉTÉ UN ROMAN

*On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans*, assure le poète.

Sur le plateau de mon bureau où s'élevaient des piles de livres, j'ai placé récemment ce petit ouvrage que j'ai rapproché de moi. Il existe chez moi, où tout est livre, de savantes zones privilégiées pour les écrits, et celui-ci je l'ai posé dans le cercle le plus proche. Il s'agit de «La prière du basketteur» que Maurice Schubiger m'avait offert lorsque j'ai quitté l'internat en 1971. Il y avait ajouté un mot gentil de sa main. Le voilà là, devant moi, ce petit livre vert, entre Aristote et Musil, depuis la mort de Schubiger. Il était un de ceux qui ont compté parce qu'il est associé à de grands souvenirs, agrandis encore par l'émotion de la mort, effrayante loupe.

C'est d'abord et surtout le sport qui me vient à l'esprit. Avec Maurice Schubiger et grâce à lui — alors dynamique directeur de l'internat après deux Jules successifs — l'équipe de basket, l'équipe fanion, avait disputé un tournoi européen à Zagreb puis, l'année suivante, à Athènes. Nous avions dix-sept



ans, peut-être dix-neuf, et devions beaucoup à ce sport que nous pratiquions assidûment. Il faut dire que le directeur avait un grand intérêt pour le basket, il le favorisait, il était même à la surprise générale devenu arbitre, avait rendu ce jeu d'équipe à la mode, et il faut bien avouer qu'à l'internat les basketteurs jouissaient de quelques privilèges parce qu'ils étaient bien en cour.

Par ailleurs, le directeur, peu après son arrivée, avait créé un carnotzet au rez-de-chaussée du bâtiment. Nous avions accueilli la nouvelle avec un enthousiasme juvénile parce que nous pensions qu'il l'avait ouvert rien que pour nous y inviter après les matchs. C'était une erreur dont il ne nous détrompa jamais. Aussi ce carnotzet était-il d'abord le nôtre, ce local qui avait *des parfums de vigne et des parfums de bière...*

Pour nous tous, Maurice Schubiger, à la haute silhouette, était un sportif et un musicien. Le ski, le football, le tennis, les marches, les courses d'orientation, les fameuses journées «à la montagne», et parallèlement: le violon, l'orchestre du collège, les répétitions, Mozart dans les couloirs. À lui seul, il représentait le complément de ce que nous apprenions



au collège: la littérature, le latin et les maths. Car l'adolescent qui passe par Saint-Maurice, je veux dire qui y fait ses études, s'il a la chance d'être interne, est profondément marqué par un puissant rythme binaire: il y a, d'un côté, le collège et de l'autre l'internat, deux mondes qui se complètent mais qui demeurent très distincts. Si l'univers du collège est un monde transparent et clair, bruyant, sagace et érudit, celui de l'internat est calme, plus mystérieux, plus sombre aussi et combien plus savoureux. Au rythme du collège, rapide et leste, souvent même chaotique en raison de la multiplicité des professeurs et de leurs manies — c'est la voix du haut —, alterne celui de l'internat, lent, homogène, profond, et c'est la voix du bas: on y dort, on y mange, on y vit, *on va sous les tilleuls verts de la promenade*. Et à l'internat, c'est le directeur qui impose



le rythme. Celui que donnait M. Schubiger dans les années soixante nous allait bien. Il a représenté chaque jour l'autre versant des choses, et si j'ai tellement aimé cette époque c'est que j'ai aimé d'abord l'internat de Schubiger. Il avait fait en sorte — mais il n'était pas le seul — qu'on s'y sente bien.

Si n'est pas encore tout à fait venu pour moi le temps des bilans, il est déjà là le temps des reconnaissances de dettes. Je dois beaucoup à bien des gens. *Tous vos amis s'en vont*, mais il reste, intacte, la certitude que j'ai une dette envers Maurice Schubiger, et envers lui peut-être un peu plus qu'envers certains autres. Merci donc... Merci? le mot soudain me paraît insipide. Que de grandes heures passées en discussions, en projets qu'il partageait avec nous,



*Avec les surveillants de l'internat, Jean-Bernard Putallaz, Gérard Kessler, Michel de Kergariou et, devant, Paul Mettan.*

en éclats de rire, en bons mots tout en commandant *des bocks ou de la limonade* que nous buvions à ses frais, que de débats enthousiastes, et qui se terminaient parfois aussi en déceptions avouées.

Maurice Schubiger prenait des photos. Je n'ai jamais réussi à savoir s'il aimait vraiment en prendre mais le fait est qu'il avait souvent un petit appareil sur lui. Il plongeait jusqu'au coude dans la poche de sa soutane et en ressortait l'appareil. Il conservait ainsi sur sa pellicule les grands événements de l'internat, et devait posséder une collection importante, peut-être même une sorte de mémoire collective, un vaste puzzle en tout cas. J'en ai beaucoup de ces photos qui semblent, à l'heure du numérique, provenir d'un autre temps, d'un autre univers, avec leurs bords blancs, frangés. Il faut si peu de choses, une odeur, une parole, un visage, un accent jamais oublié: la nostalgie commence parfois avec des clichés en noir et blanc! Comme la madeleine de Proust, les photos déclenchent le phénomène de mémoire associative et, en tirant adroitement le fil, tout finit par venir: peu à peu, je revois la Grande Allée, les tennis, les ballons qui rebondissent sur l'asphalte bleu, les cris des joueurs, les marronniers du fond dans le printemps, leur *sève est*

*du champagne et vous monte à la tête*, les terrains de football, la petite cantine près du vestiaire déjà vétuste à l'époque, le vent dans les bouleaux, les promenades, les entraînements, les batailles de boules de neige, les salles de musique où nous nous réfugiions pour fumer, les néons des dortoirs qui s'allument tous en même temps et surtout, surtout, le réfectoire. C'est là que, trois fois par jour, nous rencontrions le directeur qui, après avoir rendu grâce déambulait dans les allées, plaisait avec celui-ci, réprimandait celui-là aux cheveux trop longs, ou venait nous parler des prochains tournois de basket, des fêtes à préparer, des musiques à envisager. Maurice Schubiger donnait le rythme... et ce rythme nous allait bien. Vous voyez, c'est simple, mon internat, grâce à lui, a été un roman!

*Jean Romain*

*Jean Romain a décrit la vie à l'internat dans «Les chevaux de la pluie», roman, Poche Suisse, 2001*



*Messe à l'occasion de ses 70 ans.*